

réflexion

Marie Depussé, témoin inouïe de la clinique de La Borde

À travers cet article, Nicolas Schwalbe propose d'interroger la transmission de la « psychothérapie institutionnelle » à travers l'écriture littéraire de Marie Depussé (1934-2017), professeure agrégée de lettres classiques et psychanalyste. Sans se limiter à un témoignage, ses textes mettent en scène un mode d'élaboration du soin où les gestes du quotidien, la parole partagée et la mémoire des lieux constituent une politique de l'attention et du care. Loin des protocoles standardisés, son écriture invente un langage du soin capable de relier la clinique, l'éthique et le collectif. Elle nous invite à penser la dimension poétique de l'organisation institutionnelle, ou comment une clinique peut se construire à partir du paysage, des rythmes et de la parole ordinaire. À une époque où les établissements de santé sont soumis à la logique des indicateurs quantitatifs, son œuvre rappelle que l'efficacité du soin réside parfois dans ce qui échappe à la mesure – dans le lien, la parole et la transmission d'un savoir situé.

Transmettre la « psychothérapie institutionnelle » à l'aide du « littoral » des lettres

Nous nous limiterons dans cet article à un examen circonscrit d'extraits des textes littéraires de Marie Depussé pour montrer comment, grâce à son écriture, elle esquisse les linéaments d'une « passe » ou d'une transmission de la « psychothérapie institutionnelle », pas juste pour celles et ceux qui travaillent auprès de la folie. Il ne s'agit donc pas de la transmission d'une théorie et d'une pratique assimilables à un savoir déjà institué, mais de ce que Lacan nomma tardivement un « savoir y faire », qui est, rappelle le psychanalyste, « autre chose que de savoir faire » et qui relève d'un « (se) débrouiller ⁽¹⁾ ». Aussi Marie Depussé aura-t-elle su, grâce à son écriture, « débrouiller » certaines confusions, controverses et malentendus qui plombent encore, non seulement les héritiers et légataires de la « psychothérapie institutionnelle », mais aussi plus largement les psychiatres et les psychanalystes, tout particulièrement ceux que l'on dit ou qui se disent « lacaniens ». Ces confusions, ces controverses et ces malentendus ont bien sûr des conséquences cliniques réelles, notamment

pour les usagers des lieux de soin, tout particulièrement ceux qui subissent encore le spectacle de la présentation de malades au nom d'une tradition psychiatrique qui se revendique de Lacan, mais qui doit en vérité beaucoup plus à Charcot ⁽²⁾. Aussi est-ce avec aplomb que nous répondrons au lecteur soucieux de la transmission des pratiques cliniques que nous pensons qu'il y a bien plus d'enseignement(s) à tirer des écrits de Marie Depussé que d'un dispositif comme la présentation de malade telle qu'elle se pratique encore aujourd'hui, qui ne reflète rien d'autre que la construction d'un « piège à regards ⁽³⁾ » produit par le tableau d'une personne en souffrance.

S'il y a bien évidemment une jouissance de l'écriture, elle est tout autre que celle du regard et du tableau mise en jeu dans le dispositif de monstration et d'assujettissement de la présentation de malade. Comme l'écrit George-Henri Melenotte à propos de la notion de « lettre » telle qu'elle est développée dans le texte de Lacan intitulé « Lituraterre ⁽⁴⁾ », on dira que l'opération d'une écriture comme celle de Marie Depussé enregistre la tombée d'une « pluie de lettres » qui va « raviner le réel », et ainsi « en tracer le contour sans jamais y accéder ». Toujours selon Melenotte, « le résultat de l'opération » de cette tombée de la lettre permet « un accès au bord du réel qui reste inaccessible au savoir ⁽⁵⁾ ». Ce « bord du réel qui

Nicolas SCHWALBE

Ph.D, attaché temporaire d'enseignement et de recherche (ATER) Université Paris Cité CRPMS, F-75013 Paris, France

NOTES

- (1) J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séminaire inédit, transcription staferla, 12 janvier 1977.
- (2) Voir ce dialogue de « À quelle heure passe le train » où Marie Depussé rappelle à Jean Oury qu'il n'est « jamais allé » à la présentation de malades de Lacan à l'hôpital Sainte-Anne. La réponse de l'intéressé ne saurait être plus claire et directe : « Jamais. Ces pauvres types qu'on allait chercher pour les balancer sur une estrade... Lacan se situait dans la ligne de Charcot, mais la psychiatrie avait quand même évolué. », Calman-Levy, 2003, p.249. Voir aussi F. Gabarron-Garcia « Marie Depussé: l'écriture, la psychanalyse et la clinique de La Borde », *La Nouvelle Quinzaine Littéraire*, n°1179, 16 septembre 2017, et « Critique épistémologique de la présentation de malades, ou clinique d'une pratique de la forclusion », *Chimères*, vol. 74, n°3, 2010, p. 123-138.
- (3) J. Lacan, « Fondements », transcription staferla, 26 février 1964.
- (4) Id. *Autres écrits*, Le Seuil, 2001, p.11-20.
- (5) G.H Melenotte, *L'Insistance de la lettre chez Lacan*, EPEL, 2021, p.85.
- (6) *Ibid.*, p.95.
- (7) J. Ayme, « Histoire et actualité du courant français de la psychothérapie institutionnelle », in *Raison présente*, n°144, 4^e trimestre 2002, pp. 69-80.
- (8) M. Depussé, *Dieu gît dans les détails*, P.O.L., 1993, p.66.
- (9) *Ibid.*
- (10) *Ibid.*
- (11) *Ibid.*, p.67.
- (12) *Ibid.*, p.68.
- (13) G. Le Gaufey, *L'Effet de sens. Éléments de sémiotique lacanienne*, EPEL, 2018.
- (14) *Dieu gît dans les détails*, op.cit., p.68.

Le « carnet gris » de La Borde ou tenir (le) compte du lieu

Même s'il ne nous revient pas de produire une étude littéraire *in extenso* des écrits et du style de Marie Depussé, qui ont, comme pour tout. e (grand. e) écrivain. e, évolué au cours des années et des livres, nous pouvons néanmoins avancer l'hypothèse que l'analyse du chapitre intitulé « Le carnet gris » de *Dieu gît dans les détails* permettra d'épingler des traits distinctifs de l'efficace de cette pratique de la psychiatrie d'inspiration freudienne et marxiste que Georges Daumezon nomma « psychothérapie institutionnelle ». (7) À cette première hypothèse s'ajoute la suivante : la simplicité des écrits de Marie Depussé et l'éclairage de leur style découvrent l'inouï de cette efficace.

C'est en tête du chapitre intitulé « Le carnet gris » que figure un trait d'esprit dont la fulgurance mérite d'être relevée : « La "psychothérapie institutionnelle". Quelle punition, ce mot (8). » Ainsi, cet énoncé suggère la caducité d'un nom, celui de « psychothérapie institutionnelle ». De fait, dans le paragraphe qui va suivre ces deux phrases, c'est la « lassitude grandissante » qui entoure ce « mot » qui se verra confirmée, à défaut de sa caducité. Jean Oury, devenu ici le « personnage-lettre » de « O. », « s'en défend [...] ». Quand on lui demande, comme on le fait depuis un demi-siècle, ce que c'est, il répond : la moindre des choses (9). Ainsi le chapitre va-t-il mettre en valeur la façon dont cette « moindre des choses » ne trouve pas sa force et son efficace dans les termes abstraits et théoriques de la « psychothérapie institutionnelle » ramassés en un seul « mot », mais plutôt dans un « alphabet appris avec une gravité d'enfant », celui des « gestes de la vie réappris dans une lente copie conforme à ce que pourrait être un monde d'où l'on a été éjectés (10) ». Démarre ensuite le récit de la « rencontre des usagers du lieu, tous sigles confondus [...] », celle qu'organise le rendez-vous hebdomadaire nommé « réunion d'accueil (11) ». Véritable kaléidoscope de personnages, de paroles, de dires et de gestes, le chapitre met clairement l'accent sur la dimension centrale qu'occupe l'organisation collective de la quotidienneté à La Borde.

En effet, c'est au détour d'une phrase qui évoque les « trivialités du quotidien » que surgit pour la première et dernière fois le titre de l'ouvrage : « Petits riens, trivialités du quotidien, insignifiance des jours, où repose, abandonné, le sens. Dieu gît dans les détails (12). »

Ces deux phrases qui planent en suspens jouent avec habileté et assurance des ressorts de l'équivoque. Ce faisant, elles donnent accès à ce « bord du réel » où la lettre trace son sillon et où circule toujours son « effet-de-sens (13) ». De fait, le « sens », ici, est « abandonné » : il (se) « repose » ; Dieu, cesse d'« être », et au lieu « gît ». Ces « détails » de la vie quotidienne du lieu sont ainsi enregistrés dans « un carnet gris, avec une fleur séchée sur la couverture ». Ce carnet contient le « bilan financier du club » que l'écrivaine qualifie de « poème titubant, qui aligne gravement des activités dont la coexistence est justifiée, plus ou moins, par l'alphabet (14). » L'écrivaine note que, à cette réunion, les Labordiens « sont tous là, carnet à la main, les yeux concentrés sur l'absence ». Ainsi les lettres du

reste inaccessible au savoir », l'écriture de Marie Depussé ne peut bien sûr en aucun cas le transformer en connaissance : cependant, elle nous y donne accès en tant que « littoral », autrement dit en tant que paysage. C'est cet accès à un « bord du réel », celui du paysage, qui caractérise tous ses livres. En effet, ce bord du réel et ces paysages que donnent à lire les écrits de Marie Depussé tracent une « ligne entre ce qui comme savoir se lit, et ce qui comme jouissance se refuse à tout savoir. Cette ligne fait le littoral entre savoir et jouissance [...] », écrit encore Melenotte (6).

Ainsi, « entre savoir et jouissance » se déploie la « ligne » du « littoral » des écrits de Marie Depussé. Ceux-ci produisent un faire paysage qui trouve son ancrage dans la mémoire de(s) lieux. Serrons donc au plus près les contours du « littoral » de ses écrits et de ces lieux pour en extraire une « ligne » capable de nous donner « accès au bord du réel ». Ainsi pourra-t-on à terme distinguer « ce qui comme savoir se lit, et ce qui comme jouissance se refuse à tout savoir ». Pour ce faire, analysons donc comment son premier livre, et sans doute le plus connu, *Dieu gît dans les détails*, sous-titré « La Borde, un asile », trace autant la mémoire que le « bord du réel » de ce lieu tant mythifié, à tort ou à raison. De cette façon, il sera possible de voir comment cette écriture littéraire du lieu de La Borde y donne accès.

carnet qui se dépose dans « la main » et de l'« alphabet » qui les ordonne, « plus ou moins », constituent « ce qui entoure l'absence », ce qui « la délimite comme un moule » ⁽¹⁵⁾, et ce qui d'elle attire le regard d'« yeux » qui deviennent tout à coup « concentrés » ⁽¹⁶⁾.

À la suite de cette dernière phrase-paragraphe, un alinéa en enchaîne une autre qui informe le lecteur que ce que « disent » les Labordiens « a peut-être un rapport avec le carnet ». Marie Depussé va ensuite narrer avec talent la façon dont « O. » et « le général », sobriquet ici donné à celui que le texte nomme aussi par son prénom, « Félix », vont faire usage du retrait pour laisser advenir les passions qui animent les fous, en l'occurrence ceux qui se prêtent au jeu de la gestion des finances et qui aujourd'hui se disputent entre eux au sujet de l'achat d'un nouveau frigo. Le psychiatre et l'analyste « laïc » fonctionnent en duo : pour faire cheminer la discussion, ils manient de façon interchangeable le geste (O. qui « caresse le carnet gris »), la parole (Félix qui « intervient [doucement, avec l'air d'un premier communiant [...]] »), et le silence : « On sait user les silences, à La Borde, jusqu'au rêve d'où il est difficile, parfois, de revenir ⁽¹⁷⁾. » Ainsi, loin de toute théorisation ou de toute psychopathologie, on voit ici s'écrire et s'enregistrer, à la fois à travers et grâce à cette métaphore du « carnet gris », un précis de technique de « psychothérapie institutionnelle ». Technique dans laquelle la « kalothérapie » ou « la kalo », autrement dit la désignation expresse d'un lieu dédié aux soins du corps (l'épilation, la coiffure, les lavements), occupe une place centrale.

Continue ensuite de défiler un kaléidoscope de Labordiens : « Mado », « Phillipe » qui devient « Mme Zoulou », « Marc », « Victor », « Ginette », autant de prénoms qui se mélangent entre eux et qui vont se rassembler en un chœur dont la fonction consiste « à parler les choses, même si, comme dans le théâtre antique, on connaît le sujet ⁽¹⁸⁾. » En chœur, donc, les Labordiens vont faire face aux trous et aux « vols » qui ponctionnent leur budget, puis laisser libre cours au *pharmakon* d'une « parole en pure perte » qui, tel le fluide d'un abcès, doit être soigneusement évacuée pour que la cicatrisation du « trou-matisme » de l'impossibilité à dire l'absence puisse se faire efficacement ⁽¹⁹⁾.

C'est à la suite de cette évacuation de paroles que se déploie une séquence où, au moment du « dernier point de l'ordre du jour », O. va user du « murmure » pour capter l'attention de son « général » qui redevient « Félix » et « se réveille » alors pour proposer la création d'un « comité, avec ceux que ça intéresse, » pour « aller chercher les gens dans leur chambre » aux heures creuses de l'après-midi, celles que François Jullien qualifie du terme « bâillement cosmique [...] » : un moment où « le monde », non pas disparaît, autrement dit se retire du regard et des sens, mais « désapparaît », à force « de s'étaler dans son apparaître », à mesure que « la lumière [...] installée également partout, n'est plus en tension, en rivalité, avec l'obscurité » ⁽²⁰⁾.

Cherchant à nommer le comité, « Félix » commence à perdre ses mots, puis : « Ils se regardent, avec O. Il y a », écrit Marie Depussé, « une tendresse infinie, dans ce regard. » Les deux amis qui se sont silencieusement regardés

« butent » ensuite « contre la dizaine de sigles qui ont épinglé, en vain, ces heures de l'après-midi, pendant trente-cinq ans ». Surgissent ensuite des « lettres » comme le « RAM » et le « TAM » qui « restent suspendues » et bordent, avec douceur et soin, autant l'inouï que la constance d'une absence devenue ab-sens ⁽²¹⁾.

De ce point de vue, c'est ce peu d'« obscurité » au sein du trop-plein de la « lumière » du « bâillement cosmique » des heures creuses de l'après-midi qu'apporte cet assortiment de lettres appareillées à la « voix » de Félix ; voix « dont le vecteur ostensible est l'espoir » quand il demande aux Labordiens : « Qui veut bien faire partie de ce comité ? » De « Félix », Marie Depussé écrit qu'il « a toujours offert l'avenir ». Faisant sans cesse preuve d'initiative pour trouver celui ou celle qui « soulèverait l'inertie du présent, les heures creuses. Quitte à les laisser retomber, pour les soulever encore, et leur donner un nouveau nom, la

NOTES

(15) G.H Melenotte, *L'Insistance de la lettre chez Lacan*, op.cit., p.183.

(16) *Dieu git dans les détails*, op.cit., p.68.

(17) *Ibid.*, p.71.

(18) *Ibid.*, p.74.

(19) B. Cassin, *Jacques le Sophiste. Lacan, logos et psychanalyse*, EPEL, 2013.

(20) *L'inouï*, Grasset, 2019, p.134.

(21) *Dieu git dans les détails*, op.cit., p.75.

ZOOM

La Chaire de Philosophie à l'hôpital

Dirigée par la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, cette chaire hospitalo-académique est liée au Conservatoire national des arts et métiers (Cnam) et au GHU Paris psychiatrie & neurosciences.

À travers un dispositif recherche et enseignement, de formation et diplomation, d'expérimentation et déploiement, cette chaire aspire à inventer la fonction soignante en partage et l'alliance efficiente des humanités et de la santé. Ses thématiques de recherche s'articulent autour de cinq pôles : Philosophie clinique et savoirs expérientiels/Santé connectée et intelligence artificielle/Design capacitaire/Résilience et clinique du développement/Nature et patrimoine en santé. La chaire abrite par ailleurs un espace doctoral composé de douze doctorants.

Les prochains articles porteront, entre autres sujets, sur la mise en place d'un dispositif d'analyse des pratiques pour les patients intervenant dans les services de soins hospitaliers, l'art et le soin, les substances psychoactives dans le cancer, les représentations de l'hôpital mobilisées dans les entretiens et ateliers réalisés par l'écrivain Eduardo Berti, l'éthique des soins en contexte transculturel...

www.chaire-philos.fr



le cnam



GHU PARIS
PSYCHIATRIE &
NEUROSCIENCES

Marie Depussé milita toute sa vie pour que son savoir, celui de la littérature et celui de la tendresse des gestes, devienne, lui aussi, un outil de résistance(s), face à l'aliénation, au rabattement et à l'exclusion

semaine suivante ». C'est cette capacité à « offrir l'avenir » en inventant sans cesse des noms, des « groupes » et des « comités » qui lui permit, ce jour-là, de transmettre et de transférer, non pas un savoir, mais une « rêverie » et un « étonnement » à « Alexandre » qui, ce jour-là « écoute » et « attend » Félix ; « avec le même étonnement prêt au bonheur ⁽²²⁾ ».

Ainsi, l'écriture de ce moment, de cette transmission, de ces techniques, de ces transferts, sert une fonction à la fois poétique, mémorielle et enseignante : elle enregistre, reconstruit et retransmet « la tendresse qui habite chaque parcelle de l'air » et qui, ce jour-là, « aujourd'hui », à La Borde, fait paysage, et « découvre de façon indéfinissable la beauté du parc ⁽²³⁾ ». Comme le « carnet gris » des Labordiens enregistre leurs finances et leur sert d'outil pour tenir (le) compte des paroles des uns et des autres, le carnet de l'écrivaine, devenu ici livre, tient (le) compte de ces moments, de ces transferts, et de ces lieux qui ont fait la « psychothérapie institutionnelle », à l'écart des théorisations des nosographies psychiatriques et des spéculations philosophiques.

Délivrance de la folie, à l'écart des nomenclatures de la nosologie psychiatrique

L'écriture de Marie Depussé aura donc su articuler, enregistrer et retransmettre, non seulement dans *Dieu gît dans les détails*, mais plus largement dans l'ensemble de son œuvre, une « thérapeutique politique ⁽²⁴⁾ ». Pour ce faire, l'écrivaine-analyste n'aura jamais eu besoin de camper sur des principes idéologiques et/ou scientifiques. Ainsi, elle se sera tenue à l'écart et dans les marges, aussi bien d'une nosographie psychiatrique universaliste empreinte de « psychanalyse ⁽²⁵⁾ » que de la naïveté, pour ne pas dire la fausseté, des antipsychiatries et du gauchisme d'après-guerre plus largement. Engagée, elle le fut sans aucun doute : toute sa vie, elle milita, aussi bien à la faculté de Jussieu qu'à La Borde et à la prison de la Santé, pour que son savoir, celui de la littérature et celui de la tendresse des gestes, devienne, lui aussi, un outil de résistance(s), face à l'aliénation, au rabattement et à l'exclusion ; face aux heures qui passent, à un quotidien qui s'enlise dans la stérilité et le mimétisme de la répétition ; face à un quotidien qui dérive, à son insu, dans le désespoir, la résignation et, ultimement, la non-vie.

Quand bien même elle a su s'écarter sans difficulté des excès idéologiques de l'antipsychiatrie dans son écriture, tout en décrivant la « violence » qui accompagne l'usage intempestif du terme « psychotiques » pour désigner les « fous ⁽²⁶⁾ », Marie Depussé aura néanmoins milité toute sa vie dans le champ psychiatrique pour faire valoir un paradigme de la folie qui n'ignore pas les subtilités, pour ne pas dire la nécessité, du recours au diagnostic pour un exercice efficace de la médecine. Ainsi, dans son étude sur Beckett, elle se livre à un dialogue serré avec les positions théoriques de ses amis Oury et Guattari pour analyser comment les œuvres de l'écrivain irlandais, et tout particulièrement le texte Murphy qui raconte l'histoire d'un infirmier en psychiatrie, proposent une méditation et médiation qui permettent à la fois de problématiser et de nuancer le caractère polémique des positions de Guattari, et d'affiner, voire de qualifier, les élaborations d'Oury sur la spécificité clinique de la schizophrénie ⁽²⁷⁾.

Néanmoins, quand il s'agira de parler depuis sa propre place, Marie Depussé aura maintenu jusqu'au bout, « par prudence » comme elle le dit dans *Dieu gît dans les détails*, l'usage du terme « fou », plutôt que ceux de « psychotique », « schizophrène » ou « malade mental ». Façon à la fois subtile et nette d'affirmer sa position de laïque, et, selon nous, d'analyste, dans le champ médical de la psychiatrie. À l'inverse de celles de Jean Oury et de Félix Guattari, la thérapeutique politique de Marie Depussé n'est pas indexée sur les termes médicaux « psychose » et/ou « schizophrénie ». Même si elle ne nie pas que ces termes aient un usage justifié, elle traite, avec plus de simplicité, et de clarté, aussi, des « fous » et de la « folie ».

En conclusion, on dira donc que l'écriture de Marie Depussé transmet la « psychothérapie institutionnelle » comme éthique du quotidien : une pratique du soin fondée sur la parole, la mémoire des lieux et la tendresse des gestes, plutôt que sur une théorie politique et/ou psychopathologique. ●

NOTES

(22) M. Depussé, *Dieu gît dans les détails*, op.cit., p.76.

(23) Ibid.

(24) C'est à Pascale Molinier qu'on doit d'avoir qualifié la « psychothérapie institutionnelle » du terme de « thérapeutique politique » et d'avoir souligné avec justesse que celle-ci « nous a appris à ne pas dissocier le fait de se soigner de celui de s'occuper des autres ». Voir *Le Care monde*, ENS Éditions, 2018, p.16.

(25) Cf. R. Castel, *Le Psychanalyste. L'ordre psychanalytique et le pouvoir*, 10/18, 1976 et la reprise de ses critiques par Hervé Mazurel dans *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire*, La Découverte, 2021, et F. Gabarron Garcia dans *Histoire populaire de la psychanalyse*, La Fabrique, 2023.

(26) *Dieu gît dans les détails*, op.cit., p.26.

(27) M. Depussé, *Beckett corps à corps*, Hermann, 2007. Chap. « D'un asile l'autre », p.77-109.